

Les grandes figures de l'histoire biblique – MARIE (1^{re} partie)

1. – Extraits de « La Vierge », par Sédir.

C'EST une tâche écrasante que de parler de la Vierge. La profondeur du sujet, comme son étendue, dépassent également l'intelligence humaine. Et tant de livres graves, tant d'hymnes délicieuses, tant d'admirables tableaux furent inspirés de cette figure au charme surnaturel, que les limites permises du Beau semblent ici avoir été définitivement atteintes, qu'aucun chant ne paraît plus pouvoir être inventé, qu'aucune parole ne semble plus digne d'être dite à la louange de cette femme, unique entre toutes les femmes.

Pourtant, il faut que je vous parle d'elle.

Puisse le ciel s'ouvrir pour vous, et faire que vous aperceviez, derrière mon discours, la réalité resplendissante des mystères que je ne puis qu'entrevoir, et des perspectives de moi-même inconnues.

*

Jean-Baptiste, Élie sont des titans michelangelesques, les rois de l'effort, les athlètes de la véritable volonté. La Vierge, elle, est l'ange même de la faiblesse, de l'innocence, de la douceur : elle ignore jusqu'à sa propre beauté ; elle est la candide touffe de fleurs cachée au creux du ruisseau ; pour la découvrir, il faut marcher baissé.

Et, parce que notre tendance invincible est de prendre une contenance pompeuse et d'occuper beaucoup d'autres de nous-mêmes, nous éprouvons tant de difficultés à comprendre cette plénipotentiaire de l'humilité.

Plus encore que les autres jours, j'ai besoin de votre foi, si vous voulez que mes paroles ne restent pas pour vous des sons vides. C'est avec la Vierge que l'on entre véritablement dans le surnaturel royaume. C'est elle qui nous accueille à la porte ouverte du palais de Dieu. Et on ne la voit vraiment que lorsqu'on la regarde du regard surhumain de la foi.

Au préalable, disons-nous bien, une fois pour toutes, que tout ce que nous pourrions découvrir dans les Évangiles, ce ne sera que des aperçus isolés, des étincelles éparées ; résignons-nous : on n'acquiert jamais ici-bas que des bribes de la Connaissance.

*

Jésus seul pourrait nous parler dignement de Sa Mère. Jean-Baptiste nous en dirait aussi de merveilleuses descriptions ; mais il y aurait de grandes chances pour qu'elles restent incomprises. En retour, la Vierge pourrait nous découvrir quelques splendeurs ignorées de son Fils, et elle l'a fait dans la chaire subjective du cœur de quelques saints, redoutablement privilégiés. Et c'est ici que se place l'indication préalable du grand enseignement que doit être pour nous l'existence de cette Mère de toutes les femmes. À savoir que les plus grandes merveilles s'accomplissent toujours dans l'ombre : entrailles de la terre, cryptes du cœur, foules anonymes des peuples, déserts cosmiques, laboratoires cachés des dieux, arcanes indéchiffrables des desseins providentiels, régions silencieuses où l'intensité de la vie en empêche toute expression sensible.

Que ceci évoque en nous l'humilité, affermis la patience et foment l'ardeur victorieuse de la foi !

*

Dans l'être de la Vierge de Nazareth, le divin et l'humain s'entremêlent sans intervalles. Décrire ce mélange sublime est impossible ; essayons d'en dissocier les éléments.

La fille de Joachim et d'Anne était belle d'une beauté intime et touchante par l'auréole intérieure qui transsudait sur son visage et par cette intensité de l'expression qui harmonise quelquefois des traits irréguliers, qui les éclaire par-dedans comme une lampe de sanctuaire et qui éveille dans les passants des inquiétudes mystérieuses.

Un écrivain du XIV^e siècle, Nicéphore Calliste, citant saint Épiphanes, lequel écrivait au IV^e siècle, dit que la Vierge était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne ; le teint couleur de froment, les cheveux blonds, les yeux vifs, les prunelles jaune olive, le nez assez long, le visage ovale, les mains et les doigts maigres et nobles ; d'un accès facile et affable, mais simple, humble et parlant peu.

Ne trouvez-vous pas cette esquisse expressive ? Cela ne vous fait-il pas apercevoir, dans quelque ruelle en escaliers d'un petit bourg tout blanc, la silhouette long drapée de Marie allant à la fontaine et au moulin, poussant doucement le petit âne gris aux longs yeux doux, s'activant le soir dans la courette, souriante aux petits et compatissante aux grands, active et silencieuse, s'emplantant les yeux des délices de l'aurore et des magnificences du couchant ?

Cloîtrée dans le Temple dès l'âge de trois ans, elle en sortit pour se fiancer vers quatorze ans, à une époque qui correspond au commencement de notre mois de septembre. Six mois plus tard, vers la fin de mars eut lieu la visite de l'ange ; et Marie partit presque aussitôt chez sa cousine Élisabeth, qu'elle assista à la naissance du Précurseur, le 24 juin, dit la tradition. Elle rentra ensuite à Nazareth dans les premiers jours de juillet.

L'existence de la Vierge fut toujours la plus simple ; elle s'occupait des soins domestiques, menait la vie des femmes du peuple, sans rien de remarquable ; mais toutes ses heures libres, elle les employait à la prière ; elle prenait souvent pour cela sur son sommeil. Comme toutes les Israélites pieuses, elle pensait au Messie, et désirait passionnément Sa venue. Mais je dois vous montrer ici quelque chose en elle d'insolite et d'incompréhensible. Avant la visite de l'ange, elle ignorait son rôle ; et, après cette visite qu'elle ne comprit pas, un nuage descendit sur son intelligence ; elle demeura dans une sorte de trouble ; elle regarda naître, grandir et agir cet Enfant sans le voir ; les miracles de son Fils ne lui ouvrirent pas les yeux ; elle vécut dans cet aveuglement terrible, semble-t-il, comme si elle avait dû justifier à l'avance cette parole souveraine : « Qui est ma mère, qui sont mes frères et mes sœurs ? » ; comme si cette famille unique au monde, la Sainte Famille, avait dû conserver dans son sein le plus glacial des souffles de désunion, la plus insurmontable des incompréhensions. Quelle mélancolie mortelle forme le fond de l'existence de cette femme ! Quel chagrin perpétuel pour le cœur archisensible de l'Enfant-Dieu !

Combien étonnante donc la force de l'ignorance et du silence pour que le Verbe ait jugé des précautions aussi dures, indispensables à la viabilité de Son œuvre ? Quelle leçon pour notre curiosité, et pour la vanité que nous avons d'être perspicaces ! Comme cela nous mène vers l'humble état du pauvre spirituel ; comme cela nous enseigne la défiance envers nos propres opinions !

Et pourtant Marie connaissait les Écritures ; elle savait son lignage, son vœu de virginité ; elle fut témoin de miracles ; elle entendit parler son Fils ; elle le vit mourir ; rien. L'ignorance victorieuse l'opprime. Sa conscience terrestre ne reconnaît pas Celui que son âme divine aime et désire depuis le commencement des siècles. La pensée du psychologue vacille devant cette formidable cécité.

*

Qu'il nous suffise de voir dans la Vierge la perfection de la femme. Elle en a expérimenté toutes les douleurs : une enfance solitaire, un mariage prématuré et mal assorti selon la sagesse commune, une pauvreté perpétuelle, une maternité infiniment douloureuse dans sa vieillesse, le veuvage, la perte de son fils le plus cher et, toute sa vie, le souci du pain quotidien.

Ainsi, filles, femmes, épouses, mères, elle a connu toutes vos peines ; elle inclinera donc sur vous sa compassion. C'est pour vous qu'elle a languï, c'est pour vous qu'elle a obéï aux convenances sociales, aux ennuyeuses coutumes, aux conseillers grondeurs ; c'est pour vous qu'elle accepta de se lier à un vieil époux, et pauvre ; c'est pour vous qu'elle éleva dans l'angoisse un enfant, entre tous adoré, et qu'elle sentait si loin, si différent ; c'est pour vous qu'elle connut l'inquiétude du repas du soir, et du gîte du lendemain ; c'est pour vous qu'elle subit les affres, quand ce Fils, allant et venant, soulevait contre lui les colères, et heurtait les opinions reçues, avec si peu d'opportunisme ; c'est pour vous qu'elle Le vit enfin tomber, suivant Sa chute d'un œil hagard, comptant Ses blessures, Ses gémissements, et Ses torsions d'agonie ; folle de la plus épouvantable des douleurs, jetant sur le Ciel fermé les plus terribles regards, et gardant, malgré tout, intactes sa foi, son humilité et sa prière.

Femmes qui geignez parce que votre bonne casse une assiette, qui savez rendre la vie insupportable à vos maris et à vos enfants, qui exploitez sans pudeur votre couturière, et déchirez votre amie si cela peut agrandir votre vanité ; femmes qui perdez des heures aux églises, et qui n'en rapportez que le venin de la médisance ; femmes ignares qui

vous targuez d'un titre et d'une fortune dont vous n'êtes redevables qu'au seul destin ; femmes vertueuses pires que les adultères ; femmes débauchées que la ruine de vos tristes corps n'arrête pas ; c'est pour vous toutes, c'est pour chacune de vous personnellement, que la Vierge fit toujours seule ses travaux domestiques ; qu'elle tissa la laine et le lin, qu'elle n'eut jamais qu'une robe, qu'elle vécut dans le silence ; qu'elle s'interdit la consolation d'aller au Temple pour prier ; que, fille de roi, elle vécut en ouvrière ; qu'elle jeûna, qu'elle veilla, qu'elle pleura.

Ne ferez-vous donc pas quelque chose pour elle ? Et, au lieu de brûler des cierges, et de réciter d'égoïstes et stériles patenôtres, ne ferez-vous pas tout à l'heure un effort sur vous-mêmes, en reconnaissance de tout ce qu'une femme endura pour vous, voici deux mille ans ?

Certainement l'âme de la Vierge avait déjà vécu sur la terre nombre de fois ; certainement, elle avait tout appris, tout expérimenté. Mais sa dernière existence fut comme la concentration synthétique de ses travaux antérieurs. C'est pourquoi elle exerce sur le genre humain, spécialement sur les femmes, un ministère perpétuel de surveillance et de secours.

L'histoire ne parle pas de ses crises intérieures ; elles furent violentes cependant, mais non pas à la façon que croient les écrivains ascétiques. Sa personnalité terrestre ignorait, je le répète, que le drame messianique s'accomplissait en ce moment sous ses yeux et par ses soins. Elle ne souffrit que ce que toute mère parfaite à sa place aurait souffert. Elle n'eut donc pas directement dans sa conscience à subir le contrecoup des douleurs de son Fils et des attaques de l'Adversaire. C'est sur son esprit intérieur que s'exercèrent ces déprédations et ces martyres ; sa mentalité terrestre en ressentit seulement le remous. Ses joies et ses douleurs, qu'on les compte par sept comme dans les vieilles liturgies allemandes, ou par cinq, comme fit saint Dominique pour le rosaire, furent des drames déroulés dans les seules régions surhumaines de son moi.

Voilà comment le fidèle, qui d'un cœur pieux récite le chapelet, monte en esprit, mais très réellement, jusqu'aux séjours sublimes où réside la Vierge éternelle, la Sagesse du Père.

Il ne faut pas conclure de ce que nous venons de dire que la Vierge ne fut que l'instrument inerte du dessein messianique. Sa vie eut une influence spirituelle ; son esprit travailla, dans un tout autre plan, mais d'une façon parallèle, à l'activité de son Fils. Pour nous en rendre compte, autant que faire se peut, essayons de pénétrer, avec tout le respect nécessaire, jusqu'à l'âme même de cette femme entre toutes à juste titre magnifiée.

La vie de l'Absolu, les êtres qui le peuplent, les activités qu'il déploie, les phénomènes qui s'y déroulent, tout cela, c'est le Verbe. La Vierge éternelle est comme l'atmosphère, l'enveloppe, la substance même de ce royaume ; là-haut encore et avec toute la plénitude, toute la perfection propres à ce monde de la Présence et de la Réalité, elle est la servante du Seigneur. Lui et Elle préexistent à la Création ; ils sont, si l'on ose dire, coéternels ; leur vie, c'est de personnaliser les commandements du Père et, par ainsi, ils croissent tous deux, le Verbe donnant la vie à la Sagesse, et la Sagesse nourrissant le Verbe ; ils se développent constamment, infiniment, totalement. Toute âme créée est une étincelle du Verbe, revêtue d'un souffle de la Vierge céleste. C'est pourquoi les êtres crient vers le Ciel. Et cependant, quoi que nous puissions dire, quoi que les plus hauts génies puissent nous raconter de leurs extases, la Vierge et le Christ resteront toujours incompréhensibles aux hommes, lors même que ceux-ci seront devenus immenses et splendides comme des dieux. C'est seulement à partir de l'heure où sur la simplicité recouverte de notre cœur l'Esprit versera Son dernier et définitif baptême que nous apercevrons l'aube véridique sur les campagnes éternelles.

Le nom de Marie vient d'une racine qui signifie : être fort, ou être rebelle, disent les hébraïsants ; les étymologies mystiques de ce nom sont fausses, selon les philologues. Pour nous, ce doivent être les plus vraisemblables, au contraire.

Quand saint Bonaventure enseigne que Marie veut dire : « Amertume, illuminatrice ou maîtresse » ; quand Boehme y voit, dans ce qu'il appelle la langue de la Nature, « le salut de la vallée de douleur » ; quand d'autres y

découvrent l'affliction purifiée ou l'humilité exaltée, tous ces visionnaires ouvrent la porte à des intuitions souvent fort directes.

Le nombre même qui lui est attribué mystiquement, le 7 ou le 70, est le nombre de la consommation, de l'expiation, de l'exil. Terrestrement, la Vierge est une synthèse de la douleur universelle.

Avant que les mondes soient, avant que l'abîme se creuse, et que le firmament s'élève, le Père Se contemplait dans la Sagesse incréée, celle qui est l'espace divin, et le lieu du centre de toutes choses. Cette Sagesse, reine des anges et des hommes, miroir de la Trinité, épouse chantée par le Roi-Mage, mesure et forme du Vrai, maison du Saint-Esprit, auquel certains gnostiques l'assimilèrent à tort, demeure à toujours la collaboratrice de son Créateur qui la consulte et qui l'écoute. Dans l'une de ses fonctions, elle est la nature naturante ; dans une seconde, elle célèbre, en l'homme, les mystères définitifs ; dans une troisième, elle réalisa, elle corporisa le dessein sauveur du Père ; dans une quatrième, elle distribue des secours ; puis elle accompagne les êtres de leur trépas à leur renaissance ; enfin, elle intercède pour chacun, aux jours des jugements.

Tel est le septenaire des travaux de la Vierge.

*

Si nous considérons, hors de nous, le double esprit, terrestre et céleste, de la Vierge, nous la découvrons pour l'intermédiaire par excellence entre l'homme et Dieu. Jamais son Fils ne lui refuse une faveur ; même les grâces qu'elle n'a pas personnellement demandées passent par ses mains. En vérité, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique devraient nous suffire ; ces deux formules renferment toutes les idées, toutes les forces et tous nos besoins.

Dans la contrée invisible qui est, au milieu de l'omnivers, la colonie de l'éternité, l'immense esprit de la Vierge se montre réellement comme le chemin des chemins, le chemin pour aller au Christ, la Porte du Ciel, l'Arche d'alliance en un mot où reposent les doubles promesses de Dieu au genre humain et du Verbe à chacun de nous.

Lorsque, au plus profond de la nuit intérieure, quand un cri éclate dans les ténèbres, quand l'Époux surgit tout à coup, et que le cœur, à Sa vue, défaille dans un indicible élan, la Vierge est là, qui prépare le banquet et préside à l'union spirituelle de la créature et du Créateur ; le jardin fermé s'ouvre ; de la fontaine, jusqu'alors scellée, l'eau de la vie éternelle jaillit soudain.

Tel est le rôle de la Vierge dans l'épopée de la régénération. C'est celui où on l'aperçoit le mieux, le moins confusément. Ses autres activités restent encore bien difficiles à comprendre pour la plus grande partie du genre humain.

*

Avant de redescendre ici-bas pour sa dernière mission, la Vierge possédait le baptême de l'Esprit, le baptême qui enlève jusqu'aux dernières ombres du mal. Son esprit était pur lorsqu'il vint se poser entre Joachim et Anne et il resta pur, même de la plus anodine pensée illicite, jusqu'à son départ, jusqu'au moment bienheureux où, montant recevoir enfin la couronne, elle laissa tomber sa ceinture aux pieds de saint Thomas. L'Église se mit d'accord avec les invisibles réalités lorsqu'elle proclama l'Immaculée Conception ; ses Pères, dès saint Ambroise, avaient mentionné cet unique privilège ; le Coran lui-même en parle. La Vierge-Mère est d'ailleurs une tradition universelle et vraie. Car les femmes qui mirent au monde Krishna, Gautama, et les autres sauveurs pré-messianiques demeurèrent bien indemnes de toute imprégnation humaine ; mais les pères de leurs enfants furent des dieux et non pas Dieu ; des esprits et non l'Esprit.

*

Si les justes et les patriarches préparent la vie patente de la planète à recevoir la visite divine ; si le Baptiste prépare la vie secrète, les armées spirituelles, et les contemporains, selon le régime de l'expiation pénitente, s'il creuse les fondations ; la Vierge, elle, bâtit le temple, l'orne, le purifie, le tient prêt. Et elle accomplit cette œuvre grandiose dans le cosmos, sur terre, et dans le cœur du fidèle, ravagé par les larmes du repentir. Ayons présent à l'esprit ce triple horizon, et, au moins, si nous ne pouvons pas encore réaliser dans la pratique courante l'abnégation

parfaite, essayons d'y parvenir quelques moments, de temps à autre ; car il faut soigner notre moi par des médicaments variés. Vous serez surpris, si vous faites cela dans toute la sincérité de la recherche du Vrai, de vous reconnaître un jour à la veille d'une transformation complète.

SÉDIR, *L'enfance du Christ*, 1914.

2. – Extraits de « La vie de la Vierge Marie », par Anne-Catherine Emmerick.

QUAND se furent écoulés dix-sept semaines et deux jours après la conception de la Sainte Vierge, c'est-à-dire à cinq jours de la date marquant le milieu de la grossesse d'Anne, je vis cette sainte Mère reposant sur sa couche, dans sa maison près de Nazareth ; il faisait nuit et elle dormait. Il vint au-dessus d'elle une lumière, dont un rayon descendit sur le milieu de son flanc et pénétra en elle sous la forme d'une petite figure humaine lumineuse. Au même instant, je vis cette sainte Mère Anne environnée de clarté ; elle se dressa sur sa couche, comme ravie en extase, et vit son sein s'ouvrir comme un tabernacle, dans lequel elle apercevait une petite jeune fille lumineuse dont devait sortir tout le Salut des hommes.

J'ai vu que ce fut le moment où, pour la première fois, la petite Marie remua sous le cœur de sa mère. Alors Anne se leva de sa couche, s'habilla et fit partager son bonheur à saint Joachim, et tous deux rendirent grâces à Dieu. Je les vis en prière sous l'arbre du jardin, à l'endroit où un ange avait consolé Anne.

Il m'a été appris que la Sainte Vierge a reçu son âme cinq jours avant la date commune aux autres enfants, et qu'elle est née douze jours avant le terme habituel.

*

À l'instant même où Marie, venant de naître, reposa dans les bras de sa sainte mère Anne, je la vis en même temps dans le ciel, admise devant la Face du Dieu trois fois Saint, et saluée avec une allégresse inexprimable par tous les chœurs angéliques. J'appris alors que toutes ses joies, ses douleurs et sa destinée entière lui furent révélées selon un mode surnaturel : Marie reçut la connaissance des plus profonds mystères, bien qu'elle fût et restât alors une toute petite enfant. Nous ne pouvons comprendre cette science qui lui fut accordée, parce que notre savoir est entaché par le fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal.

Marie eut la connaissance de toutes ces choses tout comme l'enfant connaît le sein de sa mère et sait qu'il doit y boire. À l'instant où cessa cette vision dans laquelle m'était montrée l'initiation de Marie aux mystères du ciel par la grâce divine, je l'entendis pleurer pour la première fois.

*

Au moment de la naissance de Marie, un grand élan de joie se produisit dans la nature, dans tous les animaux, ainsi que dans les cœurs des justes ; et des chants harmonieux se firent entendre. Quant aux pécheurs, ils furent saisis d'un grand effroi et incités à la contrition.

Dans la région de Nazareth notamment, et même dans le reste de la Terre promise, plusieurs possédés furent saisis à cet instant des crises les plus terribles : poussant d'effroyables hurlements, ils furent tourmentés et violentés avec rage par les démons, qui s'écriaient par leurs bouches : « Il nous faut céder, il faut sortir ! »

*

Dans la nuit où naquit Marie, je vis dans une ville des Chaldéens cinq sibylles ou vierges douées du don de prophétie. Ayant eu des visions, elles s'empressèrent d'aller trouver les prêtres pour les en informer ; et ils firent aussitôt connaître dans de nombreux endroits ce que ces femmes inspirées avaient vu : une vierge venait de naître, et de nombreux dieux étaient descendus sur terre pour la saluer, tandis que d'autres esprits prenaient la fuite devant elle en gémissant.

Je vis aussi les astrologues qui, depuis la Conception immaculée de Marie, voyaient dans une étoile la figure d'une femme portant un épi de froment et une grappe de raisin sur les plateaux d'une balance. À l'heure de la naissance de Marie, cette figure de vierge disparut de l'étoile qu'ils continuaient d'observer, comme si elle en était sortie. Une brèche apparut dans l'étoile, qui descendit vers la terre comme si elle empruntait une trajectoire bien

précise. C'est alors qu'ils firent sculpter et placer dans leur temple une idole qui était en rapport avec la Sainte Vierge.

*

Marie avait de fins cheveux bouclés, couleur d'or.

*

On conduisit Marie dans une vaste salle et on l'assit sur un siège élevé qui était comme un petit trône préparé pour elle. Le maître d'école et les assistants lui posèrent de nouveau toutes sortes de questions, et ils la couronnèrent de guirlandes. Tout le monde était étonné par la sagesse de ses réponses.

*

Il me sembla qu'il y avait une fête à Jérusalem. J'appris que Marie avait exactement trois ans et trois mois, mais elle était aussi avancée que chez nous une fillette de cinq ou six ans.

*

J'ai vu la Sainte Vierge au Temple, tantôt dans le logement des femmes avec les autres fillettes, tantôt toute seule dans sa chambrette, occupée à lire, à prier ou à travailler pour le Temple : elle filait, tissait, exécutait de petites pièces de tricot avec de longues aiguilles ; elle lavait le linge et faisait la vaisselle. Elle priait souvent, méditait, mais je ne vis pas qu'elle se livrât aux pénitences corporelles non plus qu'à la mortification, car elle n'en avait pas besoin. Comme tous les saints, elle mangeait juste pour soutenir son existence, et ne prenait jamais d'autres aliments que ceux auxquels elle avait fait vœu de se tenir.

*

Au Temple, la Sainte Vierge était absorbée en permanence dans la prière ; il semblait que son âme ne fût pas sur la terre, et souvent elle recevait du ciel lumières et consolations. Elle soupirait ardemment après l'accomplissement de la promesse, osant à peine, dans son humilité, former le vœu d'être la dernière des servantes de la Mère du Sauveur à venir.

ANNE-CATHERINE EMMERICK, *La vie de la Vierge Marie*, 1821.

3. – Extraits de « La Cité mystique de Dieu », par Marie d'Agreda.

La Princesse du ciel naquit pure, nette, belle et toute remplie de grâces, marquant en cela qu'elle venait affranchie de la loi et du tribut du péché. Et quoiqu'elle naquit comme les autres enfants d'Adam, ce fut néanmoins avec de telles conditions et de telles merveilles de grâce qu'elles rendirent cette nativité miraculeuse et admirable pour toute la nature et en firent une louange éternelle de son Auteur. Cette divine Étoile du matin vint donc au monde à minuit, divisant ainsi la nuit de l'ancienne Loi et les premières lueurs du jour nouveau de la Grâce qui voulait déjà commencer à paraître. Celle qui avait son esprit dans la Divinité fut enveloppée de langes, emmaillottée et placée dans le berceau comme les autres enfants, et celle qui surpassait en sagesse tous les mortels et les anges mêmes fut traitée comme un enfant.

*

Tous les anges commis à la garde de la très douce enfant et une grande multitude d'autres l'adorèrent et la révérent dans les bras de sainte Anne et ils lui firent une musique céleste, de manière que l'heureuse mère pouvait en entendre quelque chose ; et les mille anges désignés pour être les gardiens de la grande Reine se présentèrent à elle et se dédièrent pour leur ministère, et ce fut la première fois que la divine Souveraine les vit en forme corporelle, et l'enfant leur demanda de louer le Très-Haut avec elle et en son nom.

*

À la vue de toutes ces merveilles, l'ancien Serpent avait un désir ardent d'y découvrir la vérité ; mais le Seigneur la lui cacha, ne lui permettant d'y pénétrer que ce qu'il avait déterminé pour sa plus grande gloire, afin que, détruisant toutes ses vaines prétentions, il s'en servît comme d'instrument dans l'exécution de ses justes et impénétrables jugements. Cet Ennemi de tout bien tirait plusieurs conjectures sur les nouveautés qu'il découvrait dans la mère et dans la fille. Mais voyant qu'elles portaient des offrandes au temple, qu'elles observaient comme

pécheresses ce que la loi commandait, et qu'elles demandaient au prêtre qu'il priât pour elles, afin que le Seigneur leur pardonnât, tout cela fut cause qu'il se méprit, et qu'il apaisa sa fureur dans la créance que cette mère et cette fille étaient comprises sous son empire comme les autres femmes, et que toutes étaient dans le même état, quoique les unes fussent plus parfaites et plus saintes que les autres.

*

Elle avait d'ordinaire, même dans son enfance, l'air joyeux mais sévère avec une majesté étrange, sans jamais admettre aucune action puérile, bien qu'elle reçût quelquefois certaines caresses ; mais celles qui n'étaient point de sa mère et pour cela moins mesurées, elle les modérait en ce qu'elles avaient d'imparfait par une vertu spéciale et la sévérité qu'elle montrait. La très prudente Mère Anne traitait l'Enfant avec un soin incomparable, avec des amabilités et des caresses : et son père Joachim l'aimait aussi, comme père et comme saint, quoiqu'il ignorât alors le mystère, et l'enfant se montrait très amoureuse envers son père, le reconnaissant pour père et si aimé de Dieu. Et quoiqu'elle reçût de lui plus de caresses que des autres, néanmoins dans le père et dans les autres, Dieu mit dès lors une révérence et une pudeur si extraordinaires pour celle qu'il avait choisie pour Mère, que même la candide affection et l'amour de son père étaient toujours très mesurés et tempérés dans les démonstrations sensibles.

*

Le silence nécessaire des autres enfants dans leurs premières années, et leur état engourdi et bégayant, ne sachant ni ne pouvant parler, tout cela fut une vertu héroïque en notre Reine naissante ; car, comme les paroles sont des productions de l'entendement et des indices de la raison, que l'auguste Marie eut très-parfaite dès l'instant de sa conception, si elle ne parla pas dès sa naissance, ce n'est pas qu'elle ne pût le faire, mais c'est qu'elle ne le voulut pas. Et quoique les forces naturelles manquent à tous les enfants pour ouvrir la bouche, pour remuer leur tendre langue et pour prononcer les paroles, ce défaut ne se trouva point néanmoins dans l'enfance de Marie, parce que sa constitution était plus robuste, et que, si elle eût voulu se servir de l'empire et du domaine qu'elle avait sur toutes les créatures, toutes ses puissances et ses propres organes auraient obéi à sa volonté. C'est pourquoi le silence fut une très-grande vertu et une particulière perfection en elle, cachant par son moyen avec beaucoup de prudence la science aussi bien que la grâce, et évitant l'admiration qu'on aurait eue d'ouïr parler un enfant qui ne faisait que de naître.

*

Quand elle était obligée de recevoir dans cette enfance quelque secours et quelque bienfait de ses parents ou de quelque autre créature, elle les recevait toujours avec une humilité et une reconnaissance intérieure, et priait le Seigneur de récompenser le bien qu'on lui faisait pour son amour. Bien qu'elle fût en un si haut degré de sainteté, et remplie de la divine lumière du Seigneur et de ses mystères, elle se croyait néanmoins la moindre des créatures ; et, par cet humble sentiment qu'elle avait d'elle-même, elle se mettait au dernier rang de toutes, se réputant encore indigne des aliments qu'elle prenait pour conserver sa vie naturelle¹, toute Reine et Maîtresse de l'univers qu'elle était.

MARIE D'AGREDA, *La Cité mystique de Dieu*, 1670.

¹ Détail significatif qui rejoint le témoignage de Sédir sur Monsieur Philippe : « Un jour, je le trouvai dans sa cuisine, debout, déjeunant d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau, et, comme je m'étonnais de sa frugalité, cet homme, qui ne s'appartenait pas une minute, qui donnait tout ce qu'il possédait, qui passait ses jours et ses nuits à travailler, à souffrir pour les autres, me répondit bonnement : « Mais je déjeune très bien, et, d'ailleurs, ce pain que le bon Dieu me donne, je ne l'ai pas gagné. » Il ne se départait jamais de cette attitude incroyablement humble. Dans notre vie moderne où règne le « chacun pour soi », il reculait toujours au dernier rang, subissant les passe-droits, les impatiences, les grossièretés, jouant le rôle de dupe volontaire et souriant comme s'il ne s'apercevait jamais de rien. » (*Quelques Amis de Dieu*, chapitre intitulé « Un inconnu ».)